

Tirésias le transgenre

C'est un plaisir pour moi de suivre la voie frayée par Fabienne Guillen, que je remercie chaleureusement de me permettre de parler devant vous aujourd'hui, mais aussi par Christine Larroque et par Pascale Macary. Je retiens notamment trois points de leur intervention : d'une part, la question de la détumescence à partir de laquelle le phallus entre véritablement en jeu, un certain rapprochement entre le phallus et l'objet petit a à questionner d'autre part ; et enfin l'idée selon laquelle la réalité du sexe (qui tend à une formalisation imaginaire des positions homme et femme) ne recouvre que partiellement l'impossible comme réel de la jouissance. J'ajouterai aujourd'hui un autre point : la jouissance corrélée au sexe comme remise en question, voire comme mise à l'épreuve de la réalité transcendante.

Pour aborder ces questions, il me paraît tout à fait à propos de faire retour sur la leçon que donne Lacan le 20 mars 1963 dans le cadre de son séminaire sur *L'Angoisse*. En plus de l'élever au rang de « patron des psychanalystes », Lacan mentionne par trois fois la figure mythique de Tirésias, ou plus exactement il évoque trois figures très différentes du devin : tel que dépeint par Ovide, devenu aveugle et oracle par les dieux capricieux ; sous la figure de Thérèse-Tirésias dans la pièce scandaleuse de Guillaume Apollinaire, et enfin en tant que narrateur d'une scène de la vie moderne exposée dans « *The Waste Land* », le poème de T.S. Eliot. Trois abords de Tirésias que je propose de visiter.

Partie 1 : la leçon du 20 mars 1963

Dans cette leçon, Lacan essaie de situer l'angoisse, c'est-à-dire en indiquer le site ou la zone, comme il s'exprime aussi. Et pour cela, il lui faut revenir à ce qu'il nomme « le champ central, déjà dessiné dans le séminaire sur *L'Éthique*, comme étant celui de la jouissance ». Cette jouissance est à concevoir « comme profondément indépendante de l'articulation du désir, ceci parce que le désir se constitue en deçà de cette zone qui les sépare l'un de l'autre - jouissance et désir - et qui est la faille où se produit l'angoisse ». Partant de là, Lacan formalise un schéma dont la structure est celle d'un mouvement initié par la question du sens de l'être : « que suis-je ? », ou plus précisément encore « qu'est « je » ? ». Il comprend trois niveaux : celui de la jouissance mythique ou du principe de jouissance, comme le nomme Christian Fierens auquel je me réfère en partie, lequel principe de jouissance échappe à toute saisie phénoménale ; le deuxième niveau est celui de l'angoisse, dont Lacan avance qu'il est une faille, et enfin celui du désir du point de vue dialectique. Il est tout fait intéressant de relever qu'au fil de ses leçons Lacan fait subir un retournement à son schéma : ce qui au départ représente la division du sujet par le grand Autre questionnant, devient in fine le schéma de la division du grand Autre par la question subversive d'un sujet mythique ou en devenir, à savoir la question du signifiant et de la place du sujet dans le signifiant.

L'inversion porte sur la position de l'angoisse qui souligne la fondamentale dépendance du désir vis-à-vis de l'étage de la jouissance, laquelle jouissance précède ce qu'il en est de la dialectique du désir. Il en découle que si le désir dépend du champ de la jouissance, à l'inverse ce dernier ne résulte en rien de ce qui se passe au niveau du désir. Ici, le sujet a la consistance d'une question, celle de l'être qui vient subvertir le grand Autre et tout le champ de son savoir supposé établi. Au niveau de la jouissance, celui de la division, se pose la question : comment le sujet, qui n'existe pas puisqu'il est en devenir, peut parvenir à se situer dans le signifiant, c'est-à-dire dans le grand Autre ? Le niveau de l'angoisse voit surgir une réponse qui est une absence de réponse, dont découle le fait que le grand Autre fait place à l'objet petit a non spéculable. Au niveau du désir, le sujet barré apparaît comme question qui suit la trajectoire imposée par la surface

moebienne. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le schéma de la division du grand Autre par la question du sujet implique l'ensemble de la structure en mouvement qui comprend tout à la fois l'étage du principe de jouissance, celui de l'angoisse, et celui de la dialectique du désir ; à ce titre isoler un étage du reste rend le schéma de la division du grand Autre par la question subversive du sujet caduque et même insensé.

Schéma 1 :	A	S	(niveau de la jouissance)
	\$	À	(niveau de l'angoisse)
	a		(niveau du désir)

Inversion

Schéma 2 :	A	S	(niveau de la jouissance)
	a	À	(niveau de l'angoisse)
	\$		(niveau du désir)

Placer le niveau du désir en fonction du principe de jouissance par l'intermédiaire de l'étage de l'angoisse, comme le fait ici Lacan, est fondamental en ceci que l'objet petit a s'en trouve déplacé. Si avec Freud, l'angoisse est angoisse de castration, c'est-à-dire la menace de perdre un objet supposé existant au départ, avec Lacan, « l'angoisse surgit quand le manque vient à manquer ». Ce faisant Lacan articule l'angoisse à l'objet petit a en tant que rien ou vide, qui précède tout ce qui ensuite apparaîtra positivement dans le champ scopique. La dialectique du désir s'apparente ainsi à un désir normatif qui dépend essentiellement de lui-même, et ce, de façon illusoire, car fondamentalement il n'est qu'effet de ce qui s'articule en l'Autre au niveau de la jouissance. « Je ne dis pas que le désir dans son statut ne concerne pas l'autre réel, celui qui est intéressé à la jouissance. Je dirais : qu'il est normatif que le désir ne le concerne pas, cet autre, que la loi qui le constitue comme désir n'arrive pas à le concerner en son centre, qu'elle ne concerne qu'excentriquement et à côté : (a) substitut de A », c'est Lacan qui parle ici. Tout ce qui de la béance en émane, « tous les ravalements de la vie amoureuse, ne sont qu'effets de cette structure fondamentalement irréductible. Il s'agirait, c'est notamment le vœu de Lacan, de maintenir ouverte cette béance que nous aurions vite fait de recouvrir par quelque complexe de castration et Penisneid comme pour rabaisser le principe de jouissance au rang du principe de plaisir et du principe de réalité freudiens.

Ce changement de perspective modifie sensiblement la pratique de la psychanalyse, en permettant la constitution de l'objet petit a dans sa forme vocale par un abord topologique déjà présenté par Lacan dans le séminaire *L'Identification* l'année précédente. En effet, Lacan fait dépendre la fonction du signifiant d'une logique qui tient ses propriétés de la topologie où le mouvement de S1 à S2 suit la trajectoire d'un huit intérieur qui permet la formation du cross-cap et de la structure du fantasme. Entre S1 et S2, pas de rapport ou de mise en fonction, si ce n'est une certaine articulation qui repose sur le voisinage ou la proximité, au sens topologique.

Je propose maintenant de commenter un peu plus longuement les quatre lignes qui suivent, à savoir : « Ce domaine - le domaine de la jouissance - c'est le point où, si je puis dire, grâce à ce point, la femme s'avère comme supérieure justement en ceci que son lien au noeud du désir est beaucoup plus lâche. Ce manque, ce signe moins, dont est marquée la fonction phallique pour l'homme, qui fait que pour lui, sa liaison à l'objet doit passer par cette négativation du phallus, par le complexe de castration, cette nécessité qui est le statut du moins phi, au centre du désir de l'homme, voilà ce que pour la femme n'est pas un noeud nécessaire ».

Il faut entendre par-là qu'un homme peut difficilement appréhender le désir autrement que sur un versant négatif, ce qui donne pour lui une version de l'objet petit a comme objet cause du désir. Dans cette optique masculine, moins phi comme manque est pensé d'après une positivité, plus phi. Il s'agit essentiellement pour lui bien plus d'une perte que d'un manque à proprement parler. Comme le fait remarquer Lacan, nous avons cette tendance à concevoir le positif comme toujours premier, un positif essentiellement imaginé, auquel on soustrait une partie pour former le manque. C'est sur cette conception d'un phallus imaginaire présent d'emblée, puis retiré dans un second temps, que repose toute la théorie phallique de Freud qui soutient le complexe de castration en tant qu'il désigne une conception toute phallique du monde. En butant sur le roc

de la castration, Freud en reste à une version positivée du phallus. Dans une perspective masculine, il y a une difficulté à penser le moins phi indépendamment du champ restreint de la dialectique du désir. Dit encore autrement le manque peut difficilement se concevoir indépendamment du champ du désir qui le restreint considérablement dans la mesure où le manque fondamental est rabaisé à une perte. Avec son objet petit a, Lacan peut surmonter l'impasse rencontrée par Freud d'une théorie positiviste du phallus qui fait dépendre exclusivement la castration, et l'angoisse qui lui est corrélée, du complexe d'Oedipe, c'est-à-dire d'une conception proprement névrotique. Sur ce point, la critique de Lacan est très claire : il s'agit de ne pas partir d'une conception phallique du monde. Ajoutons que sans cela, la véritable portée de l'objet petit a passe tout bonnement inaperçue. Donc, il y a d'abord rien, puis quelque chose dont est oublié le fait que sa qualité positive n'est que secondaire.

Lacan a-t-il jamais dit que le réel était toujours plein ? Non, absolument pas. Le soutenir reviendrait à soutenir une conception névrotique du manque qui part d'une version positivée du phallus et qui aboutit à l'objet imaginaire qui manque, c'est-à-dire à une conception freudienne, comme nous venons de le voir. A l'inverse, il s'agirait de rétorquer que c'est bien plutôt l'imaginaire qui est toujours plein, plein de significations produites par une façon phallique de penser le monde ; ici, la dimension du réel est proprement ratée. Lacan corrige cette erreur d'interprétation en disant que : « Au réel, il ne manque rien », qui est directement en rapport avec la ligne supérieure de la jouissance, à savoir le rien absolu d'où peut advenir la possibilité de construction d'un objet secondairement positivé. Lacan emploie alors une image tout à fait parlante pour distinguer ce qu'il en est du manque dans une perspective masculine et féminine, à savoir le vase et le pot de moutarde. Il présente ainsi deux façons très différentes de se situer selon que le phallus dépend de la dialectique du désir ou selon qu'il est directement fonction de la ligne de la jouissance. Le vase se forme autour du vide qui lui est central et en cela, il se suffit à lui-même. Tandis qu'avec le pot de moutarde, le manque est rapporté à la quantité de moutarde déjà consommée ; l'idée étant qu'au départ, le pot était supposé plein de son contenu, un contenu qui détermine l'usage lui-même du pot.

Une femme n'est pas liée à un manque en tant qu'objet cause du désir, comme l'est l'homme pour qui la femme représente l'objet perdu, l'objet qui cause son désir. Au contraire, elle est liée à l'absence d'objet, c'est-à-dire à l'absence d'objet perdu. A ce titre, il peut paraître curieux de parler de manque pour une femme. Il convient davantage de parler de vide ou de trou comme d'un objet impossible à concevoir et à saisir, mais à partir duquel s'invente tout ce qui provient du mouvement de transformation de l'inconscient : c'est précisément la définition que donne Lacan de son objet petit a dans sa forme vocale de rien absolu. Une femme se situe dans une certaine proximité avec la question de la jouissance. Pour elle, le désir est tout à fait secondaire. Quand elle s'abaisse à chercher le désir du grand Autre, ce n'est jamais que pour trouver un objet pour sa jouissance. Cette tentative comporte d'ailleurs un risque, celui de voir surgir l'angoisse à vouloir se prêter un peu trop à la positivité du phallus. Là, j'emprunte une citation à Christian Fierens : « Pour la femme, l'angoisse est liée aux possibilités infinies, ou plutôt, dit Lacan, indéterminées du désir. Indéterminées, ça nous rapporte à la question de l'objet petit a qui n'est pas déterminé par quelque chose d'une négativité, mais qui est indéterminé parce qu'il est le lieu de l'invention, de la création. Possibilités indéterminées du désir, donc le désir est là suspendu à la jouissance ». Une femme appréhende donc l'objet petit a sans le détour d'une conception masculine du phallus. Nul besoin pour elle d'en passer par le manque comme complexe de castration, pour connaître la valeur de l'objet petit a en tant qu'un rien qui ouvre à la dimension de la jouissance. Elle se place d'emblée au niveau de l'angoisse qui tend vers la jouissance. Pour elle, plutôt le vide que le manque.

« Ce n'est pas qu'elle soit, pour autant, sans rapport avec le désir de l'Autre, dit Lacan, mais justement, c'est bien au désir de l'Autre comme tel, qu'elle est en quelque sorte affrontée, confrontée. C'est une grande simplification que, pour elle, cet objet phallique ne vienne, par rapport à cette confrontation, qu'en second, et pour autant qu'il joue un rôle dans le désir de l'Autre ». Et Lacan d'ajouter : « Ce rapport simplifié avec le désir de l'Autre, c'est ce qui permet à la femme, quand elle s'emploie à notre noble profession, d'être à l'endroit de ce désir, (...) dans un rapport dont nous sentons bien qu'il est beaucoup plus libre ». D'où tient-elle cette plus grande liberté ? De ce que, dans son rapport à l'Autre, et contrairement à un homme, elle n'y tient pas aussi essentiellement.

Dans le fil des leçons centrées sur la primauté du moins phi et le privilège des analystes femmes, Lacan fait un rapprochement étroit entre le vase féminin et la logique introduite par le cross-cap à partir de la fonction

du signifiant S1-S2 et de la double boucle du huit intérieur. Je ne vais pas m'y attarder ici si ce n'est pour rappeler que dans son séminaire sur *L'Identification*, Lacan souligne en effet deux façons bien distinctes de concevoir la fonction du signifiant en psychanalyse : l'une logique, et l'autre dialectique ou névrotique. L'abord névrotique, qui vaut pour toutes les structures psychopathologiques (névrose, psychose et perversion), désigne l'appareillage des tores enlacés. En apparence, le tore du sujet est pris dans celui du grand Autre ; le désir du sujet dépend de la demande et du désir supposés du grand Autre. Il s'agit-là d'une perspective masculine ou névrotique, qui se donne comme repère une conception phallique du monde avec le complexe d'Oedipe et le complexe de castration comme boussole. L'autre voie de la pratique de la psychanalyse, vers laquelle nous mène Lacan avec sa conception lacanienne du signifiant, porte sur cette logique de l'inconscient qui, avec la fonction du signifiant S1-S2 et du huit intérieur, situe la position féminine en fonction de la question de la jouissance. Ce retournement radical opéré par Lacan est lourd de conséquences et invite à une pratique qui ne suit pas la pente d'une pensée positiviste. Et c'est en ce sens que Lacan soutient qu'une femme exerçant la psychanalyse a cette plus grande liberté dans la mesure où elle occupe plus naturellement qu'un homme le site de l'angoisse qui fait dépendre son désir du niveau de la jouissance.

Il m'est déjà arrivé de rapprocher la situation du désir de l'analyste de cette position féminine, qui n'en passe pas par une conception positivée du phallus. Car en effet, Lacan ne cherche-t-il pas, avec son séminaire sur l'Angoisse, à décentrer la situation du désir de l'analyste d'une perspective focalisée sur la dialectique d'un désir normatif ? C'est bien ce qu'il semble indiquer en montrant combien les analystes femmes sont avantagées en raison notamment d'une certaine ouverture du fait de son désir singulier tourné vers la question de la jouissance, qui n'implique justement pas d'en passer par un désir névrosé. C'est dans cette optique d'une position féminine décentrée d'une conception phallique de voir le monde que ce jour-là Lacan convoque trois fois Tirésias et il précise alors : « Je vous prie de vous (y) reporter ». C'est chose faite et je propose maintenant de vous faire part très succinctement de mes remarques et questions qui en découlent.

Partie 2 : Tirésias par Ovide

Ovide raconte que Tirésias est devenu voyant le jour-même où on le fit aveugle. On se souvient de l'histoire. Après un rapport détendu, Zeus et sa femme Junon se taquinaient pour savoir lequel de l'homme ou de la femme éprouve la plus grande volupté. Zeus soutient qu'une femme est plus ouverte au plaisir qu'un homme, tandis que Junon soutient le contraire. C'est alors que Zeus fait appeler Tirésias pour les départager. Car en effet, pour avoir connu le plaisir des deux sexes, Tirésias n'est-il pas le mieux placé pour trancher une pareille question ? Rappelons qu'un jour où il marchait dans une forêt verdoyante, Tirésias a surpris deux grands serpents pendant l'accouplement. Les ayant dérangés en donnant un coup de bâton, il s'est soudainement vu transformé en femme. Après sept automnes, Tirésias croise ces mêmes grands serpents dans la même situation. Il dit alors : « Puisqu'un coup reçu vous donne le pouvoir de changer le sexe de son auteur, je vais vous frapper à nouveau ». Ayant joint l'acte à la parole, les serpents le firent passer de femme à homme. C'est à ce titre que Zeus juge à propos de convoquer Tirésias pour prolonger la boutade, mais surtout pour savoir ce qu'il en est, car en matière de jouissance, les dieux eux-mêmes sont ignorants. « Quelles qu'en doivent être les conséquences, dit Lacan, Tirésias doit porter témoignage à la vérité, et corroborer ce que dit Jupiter : ce sont les femmes qui jouissent ». Malheur à lui, car Junon, passablement agacée d'être ainsi contredite, lui retire aussitôt la vue. C'est alors que Zeus, pour adoucir la sévérité du châtement, lui attribue le don de prédire l'avenir.

Lacan énonce alors ceci : « La jouissance plus grande des femmes ne dépend que de la limitation qu'impose à l'homme sa relation au désir, c'est-à-dire ce que je désigne, comme en situant pour lui l'objet, dans la colonne du négatif ». La jouissance des femmes est plus grande dès lors qu'on la compare avec celle de l'homme. Pour lui, sa jouissance est restreinte, car conditionnée par sa relation au désir qui la limite à un abord négatif de l'objet petit a considéré comme objet cause du désir. Encore une fois, dans une perspective masculine, moins phi comme manque est pensé d'après une positivité supposée première. Or avec le moins phi, il s'agit d'autre chose qu'une négativité. Bien plus fondamentalement, moins phi est un trou. Ceci va de pair avec le fait qu'à l'instar d'Oedipe à Colone, Tirésias devient véritablement voyant au moment-même où

il perd l'usage de ses yeux. Si bien que le pouvoir de prescience offert par Zeus peut paraître tout à fait redondant. Moins phi est au-delà des yeux ; les yeux sont disjoints de la fonction de voir, comme l'indique cette parole tirée de la Bible (Jérémie 5-21 et Matthieu 13-13) : « Ils ont des yeux pour ne pas voir », que Lacan répète tout au long de son séminaire sur *L'Angoisse*. Avoir des yeux implique ceci : le trou qu'est moins phi ne se voit plus ; l'angoisse est éloignée, recouverte qu'elle est par un obturateur, un objet petit a positivé. « Le trou du Moi idéal (objet a) et celui de l'Idéal du moi (moins phi) disparaissent pour laisser la place à un objet a positivé et à plus phi », commente Christian Fierens. Cette positivation réciproque de l'objet a et de phi, en recouvrant le trou fondamental, le vide central, le manque comme vérité de la castration, conduit à une conception toute phallique du monde où le manque en tant que tel est rabaissé au rang d'une perte.

L'introduction de l'objet petit a permet à Lacan de mettre en évidence que tout ce qui se présente sous les auspices du phallus, en tant que plus phi, n'est qu'une version tout à fait imaginaire d'un manque qui lui est beaucoup fondamental : moins phi n'est justement pas lié au champ de la dialectique du désir, mais au niveau de la jouissance. C'est la raison pour laquelle Lacan insiste pour dire que le phallus est d'abord et avant tout négatif. Il n'est qu'à voir comment il se moque de Jean-Paul Sartre et son fantasme d'impuissant. Ainsi, parler de phallus négativé constitue un pléonasme. Dans un ouvrage antérieur, intitulé *La relance du phallus*¹, Christian Fierens suit l'indication lacanienne en proposant d'égaliser le moins phi à la fonction phallique, c'est-à-dire à une fonction de relance. C'est à l'état détumescent que le phallus, comme relance, acquière la fonction primordiale d'introduire l'objet petit a en tant qu'objet échappant à toute saisie phénoménale, en tant que rien absolu, ce qui l'amène à dire ceci : « Ce quelque chose de positivé est fondamentalement angoissant et nous rappelle justement que dans le champ de l'angoisse, ça ne peut pas se boucher. Donc il faut toujours faire dépendre notre pratique, non pas d'une dialectique du désir, mais d'une invention à partir de la jouissance² ». En tant que fonction phallique, le moins phi constitue une relance, à savoir ce autour de quoi tourne un manque, ou plutôt devrions-nous dire un vide, un trou, un rien absolu. C'est la raison pour laquelle cette place de moins phi en tant que tourné vers la jouissance est fondamentale pour la pratique de la psychanalyse et n'est pas sans indiquer ce qu'il en est de la place de l'analyste dans ce processus dynamique de la cure.

Reportons-nous à la leçon du 10 janvier 1968 du séminaire sur *L'Acte psychanalytique* dans laquelle Lacan apporte une indication très importante qui prolonge son introduction de l'objet petit a dans le séminaire *L'Angoisse* : il mentionne une opposition/distance entre l'objet petit a quand il a une consistance qui fait supporter le fantasme imaginaire - nous pourrions dire un fantasme positif -, et qui cause le désir d'un homme notamment, selon la dialectique du désir représentée par les tores enlacés, c'est-à-dire d'après une conception névrotique du manque ; et l'objet petit a en tant que moins phi, à savoir l'objet petit a dans sa forme vocale de rien absolu, le rien qui se cause lui-même, le manque fondamental comme vérité de la castration. Cette distance précise l'enjeu de la castration comme vérité d'un manque fondamental qui ne peut se réduire à une simple opération de négativation de ce qui se présente comme un objet positif, car empreint d'imaginaire.

De là, nous pourrions déduire de ce partage une disparité entre la jouissance phallique, dite de façon impropre masculine, et ce que serait cette autre jouissance, dite de façon impropre féminine ; impropre dans la mesure où un tel partage conduit à rabaisser la question de la « sexuation » au niveau de la réalité du sexe dont découle des positions qui s'insèrent dans les catégories issues du carré d'Apulée. C'est d'ailleurs tout l'enjeu crucial du séminaire *Encore* : non seulement Lacan introduit la question de la jouissance, mais bien plus il l'inscrit en l'insérant dans un cadre plus général que celui de la logique classique formelle fondée sur les universelles pour tout x et sur les particulières pas-tout de x, c'est-à-dire un pas-tout dans un sens encore restreint. Il s'agit donc pour Lacan de trouver une écriture qui tient compte de la dimension du réel comme impossible, et donc de l'absence de rapport sexuel. Il produit ce qui deviendra par la suite le « tableau de la sexuation », que Christian Fierens préfère nommer « le tableau de l'inscription de la jouissance ». Cette appellation heureuse est nettement plus éclairante dans la mesure où elle garde ouverte la question de la jouissance, là où le « tableau de la sexuation » tend à une formalisation imaginaire des positions sexuées, ce qui n'est justement pas le propos de Lacan. Une telle inscription entraîne une remise en question radicale de la causalité puisqu'elle suppose le mouvement de création de l'inconscient, à savoir l'étage de la jouissance

¹ Christian Fierens, *La relance du phallus - le rêve la cure, psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2008.

² Christian Fierens, *Lecture de L'Angoisse*, Paris, EME, 2023.

dans le schéma de la division du grand Autre par la question subversive d'un sujet en devenir. Christian Fierens dit encore ceci : (à propos de la sexualité) « Nous sommes radicalement en dehors de toute perspective exclusivement réaliste (il ne s'agit pas de sexualité comme d'une réalité donnée, mais de sexualité : il faut le faire)³ ». Il est intéressant de souligner que Lacan lui-même ne parle pas de tableau de la sexualité dans son séminaire *Encore*. Il s'agit alors pour lui d'adosser l'éthique de la psychanalyse au « champ central de la jouissance », d'où l'énoncé lacanien qui vaut pour la refondation de la psychanalyse elle-même : « L'inconscient, ce n'est pas que l'être pense. L'inconscient, c'est que l'être en parlant, jouisse, et j'ajoute : ne veuille rien savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire : ne rien savoir du tout » (leçon du 8 mai 1973). Pour information, il faudra attendre la leçon du 9 avril 1974 qui s'inscrit dans le séminaire sur *Les non-dupes errent*, pour que Lacan mentionne une unique fois l'expression « sexualité » qui s'est ensuite étendue au tableau de l'inscription de la jouissance. Ce jour-là, Lacan dit ceci : « Les quatre formules quantiques, que j'appellerai aujourd'hui comme ça parce que, en me réveillant ce matin j'ai écrit quelques notes, que j'appellerai de la sexualité ». Voilà pour le Tirésias raconté par Ovide.

Partie 3 : « Les mamelles de Tirésias » de Guillaume Apollinaire

Le soir du 24 juin 1917, c'est-à-dire au plus fort de la Grande Guerre, une bombe éclate sur les planches du conservatoire Maubel à Montmartre devant un public abasourdi : Pierre Albert-Birot crée « Les mamelles de Tirésias », un drame surréaliste de Guillaume Apollinaire. Inspiré du mythe du devin aveugle de Thèbes, le poète y déploie non sans provocations une thématique tout à fait moderne. La pièce met en scène Thérèse, qui, non seulement refuse d'enfanter comme le veut le discours dominant de Zanzibar, mais aussi réalise une transition de genre en devenant Thérèse-Tirésias pour gagner le pouvoir parmi les hommes. Son but affiché est de bouleverser les mœurs, en se débarrassant du passé pour parvenir à l'égalité des sexes. C'est donc son mari qui fera des enfants à sa place, 40050 bébés en un jour, raconte l'histoire. Choses pour le moins étonnantes, la pièce s'achève sur une nouvelle transformation : Thérèse-Tirésias devient alors la cartomancienne/Thérèse - et consent au rôle de procréatrice qu'on veut lui assigner. Ce second changement de sexe marque alors la fin du renversement carnavalesque.

Il va sans dire que cette représentation donnée en pleine guerre mondiale est un véritable scandale, du jamais vu. Apollinaire y mêle tous les arts et tous les genres. Il conçoit sa pièce comme un spectacle total qui abolit la distance entre la scène et le public. Ce jour-là, on lance par exemple des ballons et des cartes à jouer sur les spectateurs venus assister à cette première, les seins de Thérèse sont des ballons gonflés à l'hélium qui finissent par s'envoler, les acteurs frappent sur des tambourins, on interpelle le public. Bref, c'est le vacarme complet.

Même s'il marquera profondément les esprits, le spectacle est plutôt mal reçu.

Au moment d'imprimer le programme, Pierre Albert-Birot demande à Apollinaire de qualifier lui-même son oeuvre, de façon à ce que l'on ne la range pas trop vite dans la lignée du cubisme. Apollinaire hésite alors entre « drame surnaturaliste » et « drame surréaliste ». Il opte finalement pour la seconde option, « surréaliste n'existant pas encore dans les dictionnaires », comme il l'écrira au metteur en scène. Cette pièce sera à l'origine du nom du mouvement artistique que l'on connaît, à ceci près que les surréalistes donneront à ce terme une acception tout autre que ce qu'y entendait Apollinaire. En parlant de surréalisme, il situe son propos au-delà de la réalité, à un niveau qui s'en distingue, mais toujours dans un certain lien avec elle. Comme il tient à le préciser, « surréalisme » ne signifie en rien « symbolique » comme il en prendra la consistance par la suite avec les surréalistes, pour qui il s'agit de franchir le pas d'aller au-delà de la réalité, de la raison, et d'explorer les voies de l'inconscient en dehors de toute censure. Pour Apollinaire, « aucune affirmation artistique et littéraire », « il n'y a aucun symbole dans ma pièce qui est fort claire ». Il s'agit pour lui, comme il l'indique dans sa préface, de « rompre avec l'idéalisme vulgaire des dramatiques faisant suite à Victor Hugo, (idéalisme vulgaire) qui « a cherché la vraisemblance dans une couleur locale de la convention ».

³ Christian Fierens, *Les ateliers d'Athènes*, p. 74.

Avec « Les mamelles de Tirésias », Apollinaire réalise deux actes qui sont fondamentalement liés : il y a celui de mettre en scène une transition de genre dans un contexte moderne, et il y a celui de créer le surréalisme, à savoir une certaine manière de poser la question de la réalité telle qu'elle se donne. Le double retournement, qui fait passer de femme à homme, puis d'homme à femme, suit le mouvement de questionner la réalité. Cette corrélation crée l'ouverture sur autre chose que la réalité, alors folle en cette période meurtrière.

A l'issue de la création de la pièce, il a pu être reproché à Apollinaire d'élever une femme au rang d'homme pour ensuite la rabaisser à sa condition première de femme au foyer soumise à des conventions liées à un régime patriarcal. A tel point que cette pièce a pu être considérée comme l'expression d'un propos anti-féministe. L'auteur de cette critique est tout bonnement passé à côté de la portée véritablement subversive de la pièce. Car en effet, Thérèse réalise qu'à vouloir prendre part à la volonté de puissance caractéristique des hommes (ceci vaut pour quiconque se refuse à la castration de structure) n'amène finalement à aucune élévation. Bien au contraire, prétendre que les femmes ont droit au pouvoir ou à l'égalité des sexes, c'est les couper de leurs aspirations, car elles se voient ainsi limitées à une jouissance phallique diminuée qui les enracinent dans une optique masculine dont découle une conception toute phallique du monde.

Soulignons un détail qui aura échappé aux critiques qui ont qualifié l'oeuvre d'Apollinaire de diatribe anti-féministe : quand Thérèse-Tirésias retrouve sa condition de femme, elle devient femme autrement, à savoir cartomancienne, à qui est accordé une disposition pour ce qui est à venir, pour ce qui devient. A l'instar de Tirésias, Thérèse-cartomancienne peut désormais pré-dire, c'est-à-dire annoncer un dire à-venir à partir de la vérité de la castration qui est tout autre chose que simplement la négation de ce qui est posé comme initialement positif.

Loin de constituer un soit-disant échec qui consisterait à considérer qu'elle est reconduite à la case départ, Apollinaire fait preuve d'une grande clairvoyance, c'est le cas de le dire, car cette double transformation est bien plus fondamentalement à entendre comme processus de répétition d'après la conception lacanienne du signifiant qui permet à ce que se réalise l'assomption d'un manque fondamental comme vérité de la castration dont témoigne Thérèse-cartomancienne. Il est en effet important que la seconde transformation aboutisse à une position ouverte sur la question du féminin où s'indique la place du pas-tout. Le tableau que nous nous sommes habitués à nommer « de la sexuation » peut apporter un éclairage intéressant.

D'où part Thérèse ? Elle décide de changer de sexe en réaction à la domination qu'implique le contexte de guerre : il est attendu d'une femme qu'elle contribue à l'effort de guerre en produisant des enfants qui serviront de chair à canon. Sa volonté de transformation part d'une contestation de l'ordre d'un grand Autre établi en fonction du phallus en tant qu'objet dérivé d'une réalité pré-discursive. Cet ordre de l'Autre concentre tout ce qui peut s'inscrire dans le pour tout x phi de x . Il s'agit alors pour Thérèse de refuser une conception essentiellement phallique du monde et de dire non au sexe, à la jouissance phallique, mais aussi à l'amour névrotique visant le Un de la fusion, selon la structure du fantasme qui soutient l'existence d'un rapport sexuel, comme le montre le mari qui, lui, accepte de faire des enfants pour servir la jouissance du grand Autre d'après un fantasme névrosé.

Thérèse change de sexe et devient Tirésias. Ce mouvement peut se traduire par la flèche qui va de La barré à grand Phi : il s'agit alors de combattre vigoureusement un patriarcat. Que pouvons-nous en dire ? Thérèse-Tirésias aura rencontré une forme d'impasse qui signe le retour à une conception positivée du phallus dans la partie gauche du tableau : la revendication phallique par la négativation du phallus positif n'échappe pas à la jouissance phallique contestée. La véritable portée de ce qu'il en est de l'ouverture sur le $S(A)$ est ainsi ratée. Nous savons que Thérèse -Tirésias ne se maintient pas dans cette position puisqu'elle décide un nouveau changement. Avec la flèche qui va de La barré à $S(A)$, Thérèse-Cartomancienne témoigne de ce mouvement qui consiste à critiquer fondamentalement, c'est-à-dire à entamer tout à fait le savoir conceptuel et l'ordre établi dans l'Autre pour le vide au lieu de l'Autre, à savoir la question de la jouissance en $S(A)$. C'est en ce sens que cette libération d'un non-savoir constitue la porte d'entrée de la jouissance, à partir de quoi l'inconscient invente selon son moteur qu'est l'objet petit a dans sa forme vocale de rien absolu. La répétition, qu'est la double transformation, est nécessaire à ce que la dimension imaginaire du savoir dans l'Autre s'efface par l'opération de la fonction signifiante pour que le vide se produise au lieu de l'Autre,

S(~~A~~), la place fondamentale du pas-tout comme porte d'entrée dans la jouissance comme principe, d'où la question de l'être de la signifiante forme le nouvel amour.

Partie 4 : « The Waste Land » de T.S. Eliot

Changeons maintenant de situation et passons à un autre Tirésias, celui à qui le poète T.S. Eliot confie la curieuse tâche de raconter, depuis le passé, une scène de la vie moderne, qui se déroule dans les quartiers londoniens du début du XX^{ème} siècle. « The Waste Land », que Pierre Leyris propose de traduire par « La Terre vaine », n'est pas seulement un long poème, il s'agit bien plus d'un monument particulièrement éprouvant, pour ne pas dire obscure.

Pierre Vinclair a consacré un ouvrage remarquable à cette oeuvre. Il s'intitule *Terre Inculte* et a pour sous-titre : « Penser l'illisible ». Ce titre est tout à fait à l'indiqué car c'est bien de cela qu'il s'agit : inculte, « The Waste Land » est et restera une terre en friche définitivement incultivable, ce qui ne veut pas dire pour autant que rien n'y pousse, bien au contraire. Seulement ce qui en émerge ne se laisse ni soumettre, ni récolter. Il y règne une certaine sauvagerie, qui n'a rien de cruelle ou barbare. Il convient au contraire de la rapprocher de ce que les Grecs de l'Antiquité nommait « Phusis », qui est un mot fondamental pour les premiers penseurs de la pensée occidentale (de la philosophie métaphysique). Il signifie croissante, mais pas au sens d'augmentation quantitative ou évolution. « Phusis » se dit pour quelque chose qui s'avance, se lève et s'épanouit. « C'est l'expérience de l'Ouvert en son éclosion où toute présence se déploie et se reprend », dit quelque part Heidegger. Aussi la sauvagerie au sens de Phusis, pensé comme parole fondamentale, signifie donc l'épanouissement dans l'ouvert, la source de cette éclaircie dans laquelle seulement quelque chose peut venir apparaître. Comment dire mieux ce qu'il en est de l'acte poétique en tant que tel : le présent du poète fait le passage entre le passé le plus lointain et l'avenir du plus lointain en voie d'advenir. Ceci donne une première approximation de ce qui est à l'oeuvre avec Tirésias dans le poème de T.S. Eliot.

L'autre idée qu'il convient d'avoir en tête à la lecture de « The Waste Land » concerne l'indication éclairante qu'apporte Lacan quand il dit ceci : « Il ne s'agit de rien d'autre, d'un bout à l'autre, que de la relation sexuelle ». Avançons déjà l'idée selon laquelle « The Waste Land », la terre vaine ou inculte est celui du champ central de la jouissance en ce qu'il s'étend bien au-delà ou en-deça des limites imposées par la fonction phallique, le terrain cultivé pour un usage et une rentabilité calculée.

Pierre Vinclair dédie son ouvrage « à tous ceux qui ne savent pas quoi faire de la poésie ». Il faudrait ajouter : et qui ont le pré-sentiment ou qui pré-disent que le « quoi faire de la poésie » est le seul devenir supportable, et donc habitable, pour l'homme, car le poète, devenant poème, fait dépendre sa parole du silence de ce quelque chose impossible à concevoir et à saisir, mais à partir duquel s'invente tout ce qui provient de la force créatrice de l'inconscient. Nous avons là une approche de ce qu'est l'objet petit a de Lacan. Quoi faire « avec une certaine poésie contemporaine, dont les textes apparaissent illisibles. (...) » Que pouvons-nous *faire* avec eux, à défaut de pouvoir les lire ? Cette question, qui ouvre l'avant-propos, à de quoi retenir l'attention.

Attardons-nous brièvement sur un passage de la troisième partie du poème appelée « Le sermon du feu » dans lequel un homme de l'ancien monde voit à l'avance ce qui se passe dans le monde moderne. Ce narrateur est Tirésias. Il décrit pour le lecteur une scène de la vie quotidienne : la secrétaire rentrée du travail reçoit un amant présenté comme un homme égoïste, minable, représentant l'aplomb d'une modernité arrogante et inculte. Tirésias le devin Grec semble alors incarner un certain rapport du présent au passé en énonçant une voix qui apporte sa critique du monde moderne. Pierre Vinclair dit : « Sa manière de rapporter le quotidien de la secrétaire comme si c'était exotique, de même que son insistance sur le fait qu'il « prédit » et « présouffre », *semble* attester que c'est depuis le passé que Tirésias nous parle, et que c'est à un Ancien qu'il décrit le monde moderne ». Je propose d'écrire prédire en deux mots : le préfixe pré-, ce qui précède et même ce qui annonce ; dire, au sens de dire autre : pré-dire : ce qui précède/annonce un dire autre que ce qui est décrit des ébats sexuels entre une pauvre secrétaire et un employé avec des furoncles (mais pas sans scrupule, nous dit-on).

Pourquoi cet emploi du passé pour raconter une scène présente ? S'agit-il de souligner que les temps anciens sont à regretter, et qu'à l'inverse, cette période contemporaine est à ce point dénaturée qu'elle en oublie les fondements d'antan qui font le terreau de l'histoire de l'humanité ? Il serait très dommage de s'en tenir à cette vision un peu courte des choses, car le poème a nettement plus à dire. Pourquoi cette vision du futur se

donne-t-elle dans un récit au passé ? Quel est le sens de cette sorte de futur antérieur ? Lacan mentionne le « futur antérieur » pour indiquer que le sujet de l'inconscient devra advenir dans un moment (suivant une temporalité qui lui est propre, le temps comme ce qui survient de rien, un rien comme objet petit a dans sa forme vocale de rien absolu, de nihil negativum), mais il se placera dans la structure comme ayant été là depuis le début. Ceci résonne tout à fait avec ce que dit Lacan dans la deuxième leçon du séminaire sur *L'acte psychanalytique* de « l'après-coup » qui est bien plus qu'un effet ou conséquence de l'acte, ici symptomatique. Il souligne en effet que l'acte contient déjà en lui-même quelque chose qui le prépare à ce qui peut devenir un acte au sens de l'articulation signifiante qui entraîne la réalisation de ce qu'on reconnaît après-coup comme après-coup.

Pierre Vinclair dit ceci qui est tout à fait éclairant : « Incarnant les problèmes (les rapports problématiques entre l'ancien et le moderne, (ajoutons mais surtout entre l'homme et la femme)) dans des structures énonciatives et des personnages, mais les déplaçant, en leur donnant une autre forme qui altère ou en enrichit la signification, on dirait que le poème est en train d'essayer de penser. La discontinuité apparente d'un fragment à l'autre ne doit pas dissimuler, mais au contraire, faire apparaître l'effort noétique d'un texte qui n'a, peut-être, recours à la discontinuité des voix, des situations, et des personnages, que comme une pluralité de perspectives lui permettant dans une sorte de cubisme narratif, de traiter - montrer et solutionner - un seul problème ». L'idée selon laquelle le poème essaie en soi de penser amène à considérer avec une grande attention ce qui arrive à un moment précis du poème, une sorte de point de bascule, voire même quelque chose d'un tournant « prédit » et « présouffert » par Tirésias le témoin. Depuis le passé et ouvert au devenir, Tirésias annonce ce qui surgit avec la détumescence, à savoir une discontinuité, un suspens de l'écoulement du temps pour un temps autre parti de rien, un autre commencement : le changement de disque qui opère alors un changement de discours. En ce sens, le phallus détumescence introduit une discontinuité, une pluralité de perspectives : d'abord « pas-que phallique », puis « pas-tout- et l'ouvert sur l'Oouvert de la jouissance comme principe. Et que l'on peut rapprocher de ce que Pierre Vinclair nomme « la sauvagerie comme vertu littéraire qui entraîne avec elle un « effet de sauvagerie » - disons : un effet de sujet - , comme tout à fait infidèle de ce qui est la « logique causale » telle qu'elle s'articule dans le carré d'Apulée.

Entrons dans le vif du poème. Au vers 253, nous pouvons lire : « When lovely woman stoops to folly and » qui est une phrase empruntée à *The Vicar of Wexford*, un roman d'Oliver Goldsmith publié en 1766 et que Pierre Vinclair, à l'instar de Pierre Leyris, décide de ne pas traduire en français. Il est important que noter que ce vers ne se réduit pas à une citation. En effet, T.S. Eliot ajoute ce « and », avant de passer à la ligne. Un « and », donc, « et »... - Et quoi ? Et puis rien ? Le blanc. A la ligne.

Je cite Pierre Vinclair : « Le seul vers qui, semble-t-il, fait échapper le fragment à de la prose coupée, est donc un ready-made (sans signification d'usage, presque du rythme) auquel est simplement ajouté « and », et dans ce seul ajout, cette coordination qui n'a en tant que telle aucune signification non plus, ce seul appel vers ce qui ne vient pas, la phrase déborde. Le poème se crée dans ce débordement, dans ce vers 253 qui n'est qu'une lave de matière verbale sortant de son lit, matière qui ne dit rien - ou qui dit « et », qui dit « encore », qui dit : ça vient, ça déborde ». Or, cet « and » n'est pas seulement intéressant par l'annonce - et l'effectivité - du débordement. S'il est placé en fin de vers après son morceau de ready-made, c'est, précisément, pour sa matière : son rythme (un pied), son son. (...) Dans ce seul « and », on a l'enjambement, le rythme et la rime. C'est-à-dire la poésie. Tout le reste du fragment semble n'être qu'une histoire de prose. (...) Tout le poème viendrait tourner autour de ce seul « et » comme le disque autour du gramophone », dit encore Pierre Vinclair.

Dans le séminaire *L'Angoisse*, Lacan propose une traduction du vers à partir de quoi s'opère le tournant du poème de T.S. Eliot : non pas « Quand une jolie femme s'abandonne », mais « Quand une jolie femme s'abaisse à la folie », celle de la jouissance de la tumescence, mais précisons pour autre chose que le jouissance de la tumescence elle-même. Pierre Vinclair traduit ainsi ce qui suit le tournant : « Fait les cent pas ; dans sa chambre, il n'y a plus personne, / Se coiffe d'une main comme automatisée, / Avant de mettre un disque sur le gramophone ». La version de Lacan sonne bien mieux. Il dit : « Avant de mettre un disque sur le gramophone » devient « Et elle change de disque », elle passe à une autre jouissance que la jouissance isolée, fixée et rabaisée qu'est la jouissance de la tumescence. C'est volontairement que j'emploie ici l'expression jouissance de la tumescence ou jouissance du phallus positivé pour souligner que la jouissance phallique ne s'y réduit pas. Car en effet la question de la détumescence est aussi comprise dans la jouissance phallique., au sens où la jouissance pas-toute phallique se traduit par une fonction de relance, comme dit plus haut.

Le médecin grec Galien disait : « Post coitum, animal triste ». Il ajoutait cependant : « sauf le coq et la femme ». Cette mention a son importance : après le coït, une femme n'est pas gagnée par la tristesse. Bien au

contraire, c'est pour elle l'ouverture sur une autre jouissance. Rabattre le phallus sur l'organe, c'est le placer dans une perspective strictement réaliste, c'est réduire la sexualité, c'est-à-dire ce qu'il en est du champ de la jouissance, au niveau de la sexualité comme une réalité donnée, c'est-à-dire une jouissance bien délimitée dans un espace de corps limité, dans un temps limité par les bornes de la tumescence-détumescence, et dans une unité d'action qui donne une consistance imaginaire à l'existence du rapport sexuel. D'où la focalisation sur la sexualité d'une femme, et donc de l'angoisse comme abord fondamental pour approcher la question du champ central de la jouissance, terre inculte, . C'est en ce sens qu'en écho à ce qu'il évoquait déjà dans son séminaire sur *L'Angoisse*, Lacan mentionnera dans « L'Étourdit » : « Dire qu'une femme n'est pas toute, c'est ce que le mythe nous indique de ce qu'elle soit « la seule » (ajoutons : avec le coq) à ce que sa jouissance dépasse celle qui se fait du coït ».

Conclusion : « un désir de castration »

Dans « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », un texte de 1960, Lacan dit ceci qui résonne comme un triste regret : « Un Congrès sur la sexualité féminine n'est pas près de faire percer sur nous la menace du sort de Tirésias ». Ceci dit bien que la focalisation sur le féminin de la jouissance comporte toujours un risque, celui de voir recouvrir la question de la jouissance par une position sexuée toujours empreinte d'imaginaire. Faire de « la jouissance qui dépasse » une jouissance féminine n'échappe pas au possible bouchage de ce qui s'entend comme ouverture, le pas-tout comme vérité de la castration. Comme je le disais déjà dans mon argument qui annonçait mon propos d'aujourd'hui : « Au commencement » créa le manque fondamental, ce dont témoigne Tirésias après sa deuxième transformation. D'où l'importance que lui accorde Lacan qui va jusqu'à faire de lui, et ce n'est pas rien, « le patron des psychanalystes ». Aborder le champ central de la jouissance par le site de la « jouissance qui dépasse », c'est-à-dire par le site de l'angoisse, rend la menace de la castration vaine et inutile. Bien au contraire, c'est à s'y référer qu'un désir singulier issu du manque fondamental moins Phi peut advenir. Nommons-le « désir de l'analyse », nommons-le encore « désir de castration » pour reprendre cette expression en apparence paradoxale de Lacan. Comment entendre ce qu'il énonce là à la fin de son séminaire sur *L'Angoisse* ? Comme un désir selon l'inconscient qui place en son centre la question de la jouissance et donc de l'objet petit a dans sa forme vocale de rien absolu ; la castration devient celle du grand Autre, à savoir $S(\text{A})$. Dans la perspective d'une pratique psychanalytique qui tient compte de la dépendance de la dimension du désir vis-à-vis du niveau de la jouissance, le désir de l'analyste est ce qui pousse à rentrer dans cet inconfort du moment-même comme seule entrée possible pour un travail psychanalytique, en faisant preuve d'inventivité pour dire quelque chose qui ne serait pas une explication. Il y a comme un impératif catégorique à suivre la voie de l'angoisse, de l'amour, en laissant développer ce qui s'y indique d'une ouverture sur la dimension dynamique et créatrice de l'inconscient. C'est en ce sens que Lacan souligne la liberté dont témoigne un psychanalyste lorsqu'il fait dépendre son désir singulier de la force de l'inconscient, en tant précisément que la situation de l'angoisse lui est à ce point familière qu'il entre de plain-pied dans l'amour de transfert, c'est-à-dire sans autre appui que l'assurance de ce rien absolu qui touche au réel.

Freddy Guilloteau

Argument

Suivons la voie frayée par les questions advenues lors des rencontres précédentes : la question de la détumescence à partir de laquelle le phallus entre véritablement en jeu et l'idée selon laquelle la réalité du sexe (qui tend à une formalisation imaginaire des positions homme et femme) ne coïncide pas avec la sexualité qui, avec le réel comme impossible, ouvre sur la dimension d'une jouissance pas-toute phallique.

Dans la leçon du 20 mars 1963, en plus d'être élevé au rang de « patron des psychanalystes » par Lacan, Tirésias apparaît triplement : tel que dépeint par Ovide, devenu aveugle et devin par les dieux capricieux ; sous la figure de Thérèse-Tirésias dans la pièce scandaleuse de Guillaume Apollinaire, et enfin en tant que narrateur d'une scène de la vie moderne exposée dans « The Waste Land », le poème de T.S. Eliot. Trois abords de Tirésias à visiter.

Pour avoir changé malgré lui deux fois de sexe, il peut témoigner, c'est-à-dire pré-dire ce qu'il en est « du champ central de la jouissance », comme s'exprime Lacan. Il sait la vérité de la castration :

« Au commencement » créa le manque fondamental

lequel manque ouvre une voie pour une psychanalyse inventive, en ce qu'elle fait directement dépendre l'acte psychanalytique du mouvement de « l'inconscient qui invente dans la jouissance du surgissement ».

*Tirésias et ses mamelles
Font le lit de la nouvelle
Amour qui, pour partie
Unit vraiment sans l'infini*

*Sitôt que le reste d'homme engourdi
Comme l'enfant, tout étourdi
« D'avoir surpris en moi l'évanescent,
Encore, encore », entonne le vent.*